

Une séparation
Le désespoir discret de la bourgeoisie
Jodaeiye nader az simin — Iran 2011, 123 minutes

Anne-Christine Loranger

Number 274, September–October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2011). Review of [Une séparation : le désespoir discret de la bourgeoisie / *Jodaeiye nader az simin* — Iran 2011, 123 minutes]. *Séquences*, (274), 38–39.



UNE SÉPARATION

Le désespoir discret de la bourgeoisie

Récipiendaire de trois Ours à Berlin en 2011, dont l'Ours d'or, **Une séparation** passe la société iranienne au microscope, y portant un regard dénué de jugement, mais non de lucidité. Voyage au pays d'un antimanichéisme au parfum de grenade. La sortie du film au Québec est prévue pour janvier 2012.

Anne-Christine Loranger

Asghar Farhadi est un maître du non-dit. Déjà avec **À propos d'Elly** (Ours d'argent, meilleure direction 2009), il forçait le spectateur à s'aventurer dans les détours intimes de son propre imaginaire, exigeant qu'il se bâtit lui-même un scénario plausible pour expliquer la disparition de la belle Elly. Dans **Une séparation** le réalisateur va plus loin, poussant ses personnages dans leurs derniers retranchements et obligeant le spectateur à cheminer pas à pas sur les cruels sentiers du dilemme humain.

C'est devant le juge que nous faisons la rencontre de Nader et Simin, couple iranien dans la trentaine, issu de la nouvelle classe moyenne. Mariée depuis près de quinze ans à Nader, Simin souhaite le divorce pour partir à l'étranger et donner ainsi une meilleure éducation à leur fille de treize ans Terme, projet qui devait originellement inclure Nader. Cependant, malgré les permis et visas obtenus au prix de mille difficultés, Nader ne souhaite plus délaisser son vieux père souffrant d'Alzheimer. Nader étant, de l'avis même de Simin, un homme décent et attentionné, le juge ne peut prononcer le divorce. Pas de violence, pas de criminalité, pas de cause valable. Simin déménage chez sa mère, laissant sa fille et son beau-père sous la responsabilité de

Nader, lequel se voit obligé d'engager une femme pauvre, Razieh, pour s'occuper de son père durant la journée. Au chômage depuis deux ans, Hodjat l'époux de Razieh, ignore tout du nouveau travail de sa femme, laquelle doit, en plus de se cacher de son mari, effectuer deux heures de trajet en bus en compagnie de sa petite fille de cinq ans pour aller travailler chez Nader. Les soins à prodiguer sont éprouvants pour Razieh, qui se débrouille tant bien que mal entre le vieil homme, sa petite fille et sa grossesse. Quand, au bout de quelques jours, Nader revient chez lui, c'est pour constater que son père, attaché à son lit, en est tombé et gît au sol, inconscient et seul. Nader, furieux, bouscule Razieh à son retour pour l'obliger à quitter l'appartement. Alourdie par sa grossesse Razieh tombe dans l'escalier et perd son bébé lors d'une fausse couche. Nader, accusé de meurtre et terrorisé à l'idée d'abandonner père et fille pour aller en prison, déclare sous serment, sous le regard suspect de sa propre fille, qu'il ignorait la grossesse de Razieh. Ment-il?

On a souvent tendance à considérer les peuples musulmans comme des monolithes. Farhadi nous dévoile une société nuancée, déchirée entre une classe moyenne aisée et largement occidentalisée et une classe pauvre, beaucoup plus conservatrice

Photo: Une exploration en souplesse des ramifications des conflits intérieurs

et religieuse. Entre ceux à qui une aisance financière donne assez de confiance pour s'exprimer posément et le désespoir agressif de ceux qui vivent dans la pauvreté. Entre celles qui jettent négligemment un niqab sur leurs cheveux et conduisent leur propre voiture et celles qui vivent voilées de noir de la tête aux pieds et doivent téléphoner à un imam pour s'assurer qu'elles ne commettent pas de péché en lavant le corps d'un vieil homme malade.

Un chef des Premières Nations disait que, pour bien comprendre un individu, il faut être capable de marcher quinze minutes dans ses mocassins. L'art de Farhadi réside en ce qu'il fait passer le spectateur d'une paire de babouches à l'autre, lui fait imaginer les non-dits et le force à concocter lui-même son propre cinéma intérieur, ses propres solutions aux dilemmes moraux proposés. La fluidité de son scénario véritablement découpé au laser permet d'explorer en souplesse les ramifications des conflits intérieurs que vivent les uns et les autres et les justifications morales qu'ils se donnent. Criant de vérité, le jeu des comédiens évolue au sein d'une tornade de mots qui n'empêchent pas le spectateur de deviner les tourments secrets qui les habitent. Farhadi n'est, en effet, tendre pour aucun de ses personnages. Tous, même la petite Termeh de 13 ans, auront à choisir. Papa ou maman? Rester ou partir? Mentir ou avouer? Si la bourgeoisie iranienne a le désespoir plus discret que les pauvres, ses dilemmes n'en sont pas moins éprouvants. Obligé de mentir sous le regard de sa fille, déchiré entre la prison et ses responsabilités familiales, Nader nous fait sentir toute la pesanteur du fardeau qui repose sur ses épaules et son angoisse de ne pas respecter les valeurs qu'il tente d'inculquer. Il en est de même pour la petite Termeh, forcée de choisir entre la vérité

qui pourrait condamner son père et le mensonge contraire aux préceptes qu'il lui enseigne.

Le jury de la Berlinale, présidé par Isabella Rosselini, a choisi de récompenser non seulement le réalisateur par un Ours d'or mais aussi les ensembles masculins et féminins, chacun récompensé par un Ours d'argent. Récompense méritée si l'on observe le jeu individuel des acteurs mais aussi la richesse de leurs interactions, jeux de regards, silences, pleurs, cris et effarements. À noter le rôle exceptionnel du juge appelé à se prononcer sur l'accusation formulée contre Nader et obligé de trancher au milieu d'un invraisemblable imbroglio. Lui aussi devra choisir.

La subtile caméra de Mahmoud Kalari trouve le moyen de coller au corps des acteurs, de capter la détresse qui suinte de leurs pores sans ces soubresauts et errances *art house* dont le cinéma indépendant semble parfois un peu trop friand. Ajoutons à cela un montage serré, mais non nerveux, qui rappelle Hitchcock dans *The Birds* et tous les ingrédients d'une oeuvre d'envergure sont réunis.

Les films iraniens sont, dit-on, des oeuvres magnifiques dans lesquelles il ne se passe rien. *Une séparation* est un film sans sexe, sans effets spéciaux, sans nudité et sans coups de feu, mais qui trouve le moyen de river le spectateur à son siège pendant deux heures. On en sort essoufflé, pensif et ravi. Un bijou!

■ **JODAEIYE NADER AZ SIMIN** | Iran 2011 — **Durée:** 123 minutes — **Réal.:** Asghar Farhadi — **Scén.:** Asghar Farhadi — **Images:** Mahmoud Kalari — **Mont.:** Hayedeh Safiyari — **Mus.:** Sattar Oraki — **Son:** Mahmoud Samakbashi — **Dir. art.:** Keyvan Moghaddam — **Cost.:** Keyvan Moghaddam — **Prod.:** Asghar Farhadi, Negar Eskandarfar — **Int.:** Leila Hatami (Simin), Peyman Moaadi (Nader), Shahab Hosseini (Hadjat), Sareh Bayat (Razieh), Sarina Farhadi, Babak Karimi, Ali-Asghar Shahbazi, Shirin Yazdanbakhsh, Kimia Hosseini, Merila Zarei — **Dist.:** Métropole.



Photo : Un scénario découpé au laser